



croqué par Géa  
rieux de la statue

## V

### Le poète coureur à pied

*La poésie et la course à pied. Voilà bien deux arts dans lesquels Roger Nordmann est resté un amateur.*

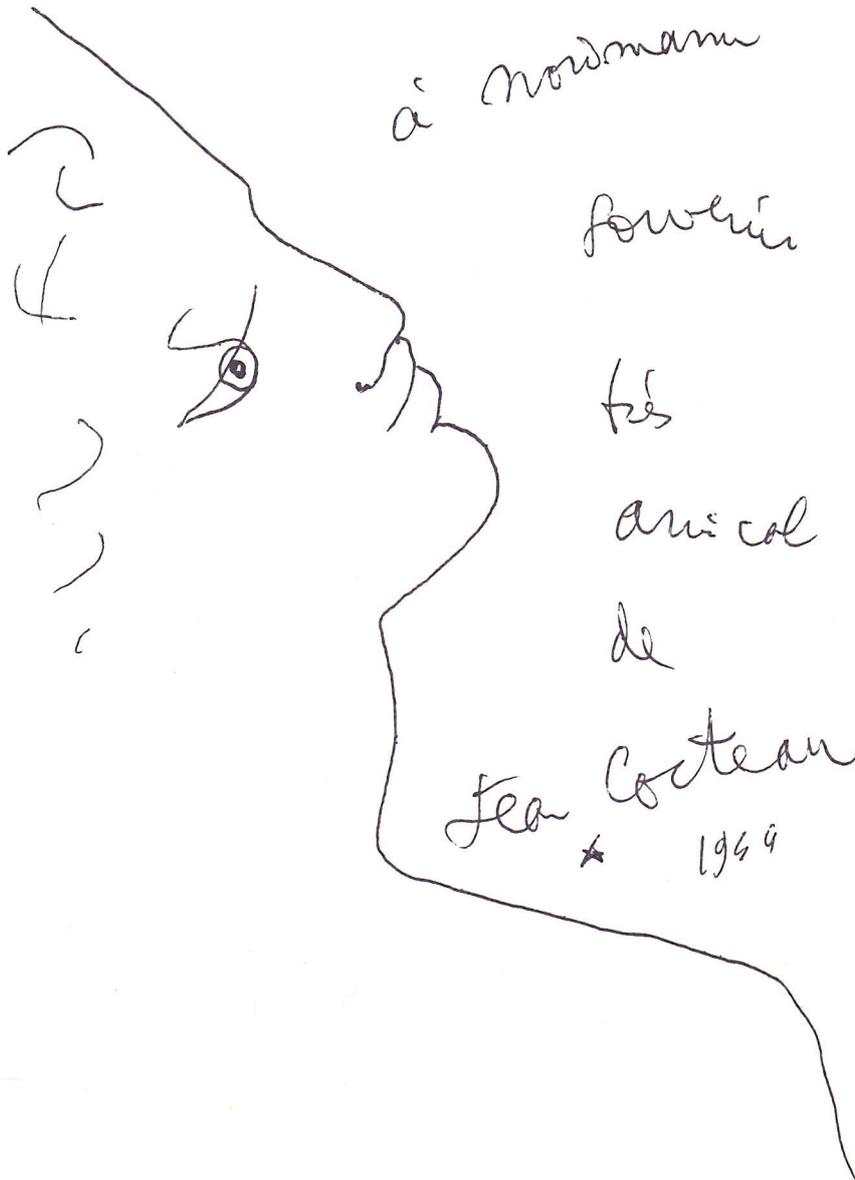
*C'est-à-dire qu'il les pratiquait à usage interne. Pour son propre bonheur. Ils faisaient partie de ses plaisirs intimes. Tout comme la vie de famille.*

*Femme, enfants, chiens, bois du Jorat, sauna, journaux, magazines innombrables, bouquins retrouvés, feu de bois, roupillon dans un canapé, vénérable bouteille de bordeaux exhumée de la cave, gigot d'agneau bien grillé, farniente paresseux, chaudes soirées d'amitié et de conversations, rires, silence aussi... voici dans le désordre des hasards de la vie quotidienne, le catalogue de son bonheur.*

### Bonsoir du 31 mars 1957

J'ai passé une partie de ma journée à célébrer la rencontre inattendue qui m'a confronté avec de précieux souvenirs d'adolescence. J'ai retrouvé, aux hasards d'une bibliothèque fraternelle, une anthologie des poètes français dont j'avais dans le temps fait ma lecture de chevet.

*Dans la tristesse un souvenir se lève  
Comme dans l'ombre un astre à l'horizon*



chantain  
dédicace o

Emile B  
raît qu'au  
retrouvés  
siasme do  
dix-huit a  
un peu m

Les ver  
une place  
bien que p  
que je lui  
nostalgie.  
n'est pas t  
s'unir qui  
auxquelles  
terres inc  
chabonais  
maternelle  
dans nos  
du crépus  
Ce qui té  
nous lisio  
bonheur o  
Sylvestre  
figurer da  
laine... Al  
bruit avec  
lèvres bien  
Ainsi ét  
pleure dan  
et comme

chantait Emile Blémont dont j'ai retrouvé avec joie cette dédicace que je n'avais pas oubliée.

*Les vers sont plus beaux que la prose  
Quel prosateur aura le prix,  
Sur Virgile et l'aurore rose  
Sur Shakespeare et l'aube aux yeux gris*

Emile Blémont n'est pas un grand poète. Voilà qui ne m'apparaît qu'aujourd'hui. Pour tout dire, il est bien peu de ces poèmes retrouvés qui n'éveillent en moi une part seulement de l'enthousiasme dont ils savaient jadis fortifier mon âme. Il est vrai qu'à dix-huit ans la poésie est appelée à être fonctionnelle : on se veut un peu malheureux, si possible incompris.

*Car rien n'est complet dans nos fêtes  
Le bonheur est rare ici-bas  
Et la plupart des choses faites  
Pour s'unir ne s'unissent pas*

Les vers sont encore de M. Emile Blémont qui prit décidément une place importante dans de jeunes ferveurs et auquel il faut bien que je retire aujourd'hui une part de l'excessive admiration que je lui portais alors. Les poèmes sont bons conducteurs de nostalgie. Amoureux comme on ne sait l'être qu'à cet âge qui n'est pas tendre, triste, au spectacle... « de ces choses faites pour s'unir qui ne s'unissent pas », nous hésitions à enlever les belles auxquelles nous avions offert nos cœurs, à les conduire vers des terres inconnues, ce qui n'eût pas manqué de faire un fameux chabonais dans le quartier et de nous priver de ces affections maternelles dont nous mesurions mal la place qu'elles occupaient dans nos cœurs... Partir... Partir... Au loin dans la lueur blême du crépuscule... (Ça, c'est Coppée.) Mais nous ne partions pas. Ce qui témoigne en faveur de notre prudence. Nous restions et nous lisions des poèmes. La lyre est l'amie éternelle ! Tout bonheur durable est en elle... Ainsi parlait noblement Armand Sylvestre dont l'essentiel, me paraît-il aujourd'hui, était de figurer dans cette anthologie retrouvée, juste avant Paul Verlaine... Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées, et quel bruit avec un murmure charmant le premier oui qui sort des lèvres bienaimées.

Ainsi étions-nous et je gage que les jeunes n'ont pas changé. Il pleure dans leur cœur comme à l'époque il pleurait dans le nôtre et comme il pleut sur la ville.

*C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine.*

Mais quittons Verlaine pour revenir à l'expression que j'employais tout à l'heure. Pourquoi parlais-je de poésie fonctionnelle ? Pour la raison que j'ai dite d'abord, qu'elle mettait dans nos vies la part d'aventure et de rêves dont nous étions sevrés subséquemment, elle ajoutait à notre prestige, nous grandissant aux yeux aimés. Comme disait je ne sais qui. Nous avons, d'autre part pour assurer nos prestiges, certains travaux à faire. Les jeunes personnes dont nous prenions la main en rougissant affrontaient comme nous de difficiles travaux scolaires. Il était de notre rôle de les aider du mieux que nous pouvions en gage de notre amour. Homme de lettres de gage, si j'ose risquer l'expression, en faisons-nous des rédactions... Deux, trois, cinq quelquefois, sur le même sujet. A ces jeux l'imagination s'épuise. Heureusement que les poètes étaient là bien rangés dans cette précieuse anthologie. Il ne s'agissait plus que de les remettre en prose, ce qui est un travail épuisant. Et de les choisir inconnus pour qu'une institutrice revêche ne découvre pas la double supercherie dont nous nous faisons les auteurs et les complices.

Louis Tiercelin, Aicard, Theuriet et vous Mendès Catulle, que de services m'avez-vous rendus. Et vos muses amoureuses ont suivi mes amours — en passant par la prose, ce qui témoigne bien du curieux destin des poètes.

*Vers joyeux, vers moroses.  
A l'ombre des cyprès faisant fleurir les roses  
Et chantant tour à tour  
N'est-ce point ici-bas l'antithèse éternelle.  
Les mille sentiments qu'une âme porte en elle  
De la haine à l'amour.*

Modeste emprunt à Jacques Morand qui dédiait un poème à l'encrier. Vers ce vieil encrier que je vois sur une table, arrondir sagement son ventre respectable... écrivait-il. A le lire, on se réjouit que le siècle ait inventé le porte-plume réservoir.

Ou en étions-nous ? Aux souvenirs de jeunesse, à nos jeunes amours. Que sont-elles devenues, que sont-ils devenus, ces poèmes et ces amours qui sont féminines, quand elles sont plurielles ? Eh bien, tout s'est passé aussi prosaïquement qu'on

doit l'espérer. Oubliés les poèmes et les mères de famille, les anciennes amours. Il arrive, comme il m'est arrivé, qu'on les rencontre.

*Oh ! vous qui par le bout du nez me conduisites  
Je vous rencontrerai plus tard dans les visites  
Vous me direz : les soirs sont frais  
Je répondrai  
Que les phrases, Seigneur, sont intéressantes  
Mais le passé battra de l'aile dans les gentes  
Et tous deux nous prendrons un air indifférent.*

Mais il faut aller dormir ! Bonsoir.

### Poème 1

Ce n'est déjà pas très simple de vivre.

Alors, quand il faut encore s'expliquer avec des mots, on a beau essayer de revenir souvent à la ligne pour faire le poème, c'est à bout de soi-même qu'on ne parvient jamais.

La vérité, c'est que la seule vérité qui me reste et me couvre,  
La seule vérité acceptable, acceptée,  
C'est que toute réalité peut s'engloutir, s'abîmer en cet instant précis où justement l'instant n'est plus.

Où s'ouvre le monde de tendresse,  
Où les gestes alors deviennent dérisoires.  
Mais c'est déjà gagné qu'il n'y faille plus de mots.

C'est un moment de vie qui n'a plus de durée mais qui permet de vivre tous les autres moments.

Et celui douloureux où se ferme la porte familière qui donnait sur le silence acharné de l'amour, quand il n'y a plus que l'ombre qui nous frappe et sur le bord de la rue vide des amoureux qui essaient dérisoirement de s'expliquer au milieu de leur nuit, avec des mots de tous les jours.

### Poème 2

On distingue, dit gravement le psychologue, ceux qui pensent et ceux qui disent.

Je crois que ceux qui disent dès qu'ils pensent refusent de se charger l'esprit, le cœur, ou tout autre casier de l'âme, d'une

sorte de contentieux qui fasse ordure ou fumier et qui se mette à fermenter.

Tandis que, tout aussitôt passées au moulin de l'écriture ou de la parole, voilà que toutes les pensées deviennent grain et fumure et se mettent à pousser, à fleurir, mal ou tout de travers, mais quoi ! merde à l'immobilisme,

puisque la seule certitude sur laquelle nous puissions, au gré de nos penchants, nous meurtrir ou nous reposer, c'est qu'un chêne n'aurait pas grandi de trois mètres, que nous serons tous morts et les vivants d'alors ne penseront à nous

ni plus ni moins que nous ne pensons à nos morts.

c'est-à-dire à la sauvette, pour un sourire, pour un reproche.

Alors, alors qu'au moins la nuit de chaque nuit qui nous reste à dormir

nous soit une mort reposante, pour qu'à l'aurore du lendemain,

nous nous sentions nouveaux et frais comme le jour, prêts à vivre et prêts à aimer.

prêts à tout recommencer, prêts à croire, prêts à espérer, et dans le meilleur des cas,

prêts à mourir sans le triste regret du soi-même que nous n'aurions pas su devenir.

### Poème 3

Oh ! Le silence.

Il y a les conflits, les amours, les travaux et les jours, le soleil et la longue nuit et l'espoir qui n'en finit pas.

Oh ! Le silence...

Il ya les malentendus, les mal écoutés, les autres qu'on juge. Ceux qui nous ont jugé — sur quelle pièce, Seigneur, et de quel droit —

Oh ! Le silence

Qu'on nous en délivre. Parce qu'ils ne sont pas si méchants qu'on le croit, les petits hommes. Ils grondent, grommellent,

jurent, trépignent, ferment les poings, se donnent des airs, mais il ne faut pas s'y tromper :

Il y a quelques jours par an où ils ont tellement froid à l'âme et au cœur, les petits hommes, qu'on peut les approcher.

Il faut leur parler doucement, dire à mi-voix « bonne année ».

Alors, ils vous regardent, s'apaisent, et l'on voit dans leurs yeux comme une lueur de tendresse.

#### Poème 4

Quand on aura fait le tour des technologies avancées. Quand on aura tout automatisé.

Quand l'ordinateur nous tiendra lieu de conscience, de comptable, de confesseur et de médecin.

Quand nous aurons été jusqu'au bout de l'expansion, que nous aurons visité la Lune et que les espaces infinis auront définitivement cessé de nous effrayer.

Quand une moitié de la ville sera en parking et l'autre en autoroute, qu'on apprendra les langues en dormant sur des mini-cassettes en forme d'oreiller.

Quand on pourra acheter de la poudre de saucisson et qu'on boira, pour des libations, du beaujolais lyophilisé.

Quand on aura mis sur pied la réforme des finances fédérales, quand l'Europe ne sera plus qu'un gigantesque marché commun, de l'Oural à l'Atlantique sans oublier l'île de Ré.

Quand les enfants de 4 ans sauront tout sur la sexualité.

Alors je demanderai poliment, mais avec quelle tension intérieure, à la force, à l'autorité, voire même au gouvernement, de faire une pause de quelques jours pour nous permettre de réapprendre la vie quotidienne, l'amitié, le temps qu'on perd, la tendresse et le geste délicat, la rose qu'on offre, la main qu'on prend dans la main et, de façon générale, le retour du printemps.

Car tout le reste est une foutaise qui commence à nous fatiguer.

**Poème 5**  
**IL FAUDRAIT...**

Il faudrait pour que tout soit simple  
et lisse et chaleureux et pour mieux ressembler  
à ce que de soi-même on espère,  
il faudrait sortir de ses propres demeures,  
de son minutieux jardin d'habitudes, quitter les sentiers hâ-  
tifs  
tracés par des pensées de hasard ;  
il faudrait s'enfermer avec tous les démons familiers de  
l'angoisse,  
trembler de toutes les solitudes de l'âme, compter  
les milliers de rides qu'a son cœur et partir alors  
vers l'infini des autres, s'aguerrir à se brûler de ronces  
pour rejoindre les autres chemins  
où sont les autres hommes  
et leur donner la main.

**Poème 6**

Au petit jeu des connivences  
J'ai perdu la belle journée  
J'aurais dû faire diligence  
Quand nos regards se sont croisés

Au petit jeu de l'innocence  
Vous avez su me pardonner  
Et vous comprendrez à l'évidence  
Que j'aie peu envie d'en parler

Au petit jeu de l'expérience  
Il me manquait quelques années  
Car j'ignorais que le silence  
Vaut plus que des mots échangés

Au petit jeu de l'espérance  
Ensemble nous avons joué  
Ou fait de l'amour un dimanche  
Quand on a le temps d'en parler

Au petit jeu des remontrances  
Les passions se sont apaisées  
L'engueulade n'est pas jouvence  
Des retours de flammes apitoyés.

### Poème 7

Je suis juste assez lucidement intelligent  
Pour aller aux exquis limites de la sagesse ;  
Et me réjouir, les yeux clos à cette seule idée  
Qui me tient chaud au cœur  
Que vous seriez là si la vie ne faisait  
Que vous n'y soyez pas.

Le rêve pourvoira. Sur un air du temps perdu  
Et des images de tendresse,  
D'humide intimité où plus rien ne ressemble  
Aux rencontres de l'habitude, avec ses mots de tous les jours  
Huilés pour glisser sans atteindre le cœur du cœur des choses

Partent les trains, abandonnant aux quais  
Tous ceux qui sont juste assez lucidement intelligents  
Pour choisir  
Cette sorte de solitude  
Où l'on continue  
Tout seul  
D'être ensemble



*Réunis par Marcel Imsand, Emile Gardaz, Gilles, Jack Rollan et Roger.*

### **Le miracle de la chanson**

Une chanson parfaite va toujours à la rencontre de ce que nous ressentions vaguement. Exprimer à haute voix, harmonieusement, comme si c'était facile, ce que chacun de ceux qui écoutent avait au fond du cœur sans trouver les mots pour le dire, voilà qui donne à la chanson toute sa vertu de délivrance. Elle nous rend plus légers de mille secrets dont seul un poète pouvait nous décharger.

Gill  
excell  
que tu  
bon f  
Chaqu  
vises.  
dilat  
beau  
leux q  
assez  
Alors  
Un  
songe  
d'entr  
pas V  
une p  
supéri  
rassen  
qualit  
geant  
J'ex  
Mais  
nous  
dire à  
sa cha  
fils m  
mirac

Gilles, c'est à toi que je pense en écrivant ces lignes, car tu excelles à cette délicate chirurgie des consciences. C'est parce que tu aimes ton monde, parce que tu sais bien qu'au fond, il a bon fond, que tu peux l'attaquer de front comme tu le fais. Chaque spectateur est tellement sûr que c'est son voisin que tu vises. D'où le plaisir que tu nous donnes. Il est de l'ordre de la dilatation. Du cœur, de l'âme, de l'esprit, n'importe. Nous avons beau nous sentir nous-mêmes ce faible, ce lâche et cet orgueilleux que tu dénonces et que tu fustiges : ton portrait nous dépasse assez pour que nous hésitions à nous y reconnaître nous-mêmes. Alors, au bénéfice du doute, nous rions.

Un autre petit miracle que nous te devons, Gilles — et j'y songeais hier soir en écoutant ton poème sur la Venoge — c'est d'entretenir en nous des nostalgies inattendues : celle de n'être pas Vaudois, par exemple. Car Vaud, dans tes chansons, devient une patrie suprême. Disons, pour garder la mesure, une patrie supérieure : celle où se regroupe le troupeau éparé que tu sais rassembler des amoureux un peu romantiques d'une certaine qualité d'humanité, à la fois très douce, très tendre, très exigeante et dont l'autre nom pourrait être la fraternité et la paix.

J'exagère dans le dithyrambe ? Peut-être, mon cher Gilles. Mais le siècle nous occupe tant, qu'au milieu des agitations où nous nous lançons pour ne pas nous retrouver seuls, on peut bien dire à haute voix sa reconnaissance au poète et à sa chanson. A sa chanson qui nous relie tous, comme le disait Fargue, par les fils maternels de la mélodie et nous aide à supporter le ténébreux miracle de vivre ensemble sur cette terre de rivalités.

1954.

### La chanson des p'tits bonheurs

1.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
 Quand toutes portes sont fermées  
 Il me reste ton petit cœur  
 Où j'ose toujours aller frapper.

2.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
 Cachés aux coins de ton sourire  
 Comment vais-j' sous tes yeux moqueurs  
 Trouver tous les mots pour le dire ?

LES CHAÎNES DU BONHEUR

3.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Ta main que je tiens dans la mienne  
On part pour Paris Londres ou Vienne  
Rien qu'en lisant l'indicateur.

4.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
D'une rose qu'on pique au corsage  
Et quelquefois d'une autre fleur  
Qui fait le plaisir de notre âge.

5.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Du pot de lait sur l'escalier  
D'la vieille et de ses vapeurs  
(Qu'elle a quand elle nous voit passer)  
(Chaque fois qu'elle nous voit passer).

6.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Que peut traverser un nuage  
J'en vois de toutes les couleurs  
Y'a pas d'arc-en-ciel sans orage.

7.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Combien de temps vont-ils durer ?  
Je te tiens serrée sur mon cœur  
Que rien ne puisse nous séparer.

8.

C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Mais quand auront passé les jours  
Les p'tits bonheurs de l'amour  
Seront notre bonheur tout court.

(1954)

Roger NORDMANN

Lausanne, le  
16, avenue de Cour - Téléphone 26 10 00.

la chanson des petits bonheurs

1) C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Quand toutes portes sont fermées  
Et me reste ton petit coeur  
Où j'ose toujours aller frapper

2) C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Cachés aux coins de ton sourire  
Comment sais-je - mes yeux me pressent  
Trouver <sup>tous</sup> les mots pour le dire ?

3) C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Ils sont nés jadis dans la misère  
On part pour Paris Londres ou Vienne  
Père qui ne lisait l'indicateur

4) C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Un pot de lait <sup>sur</sup> l'espalier  
D'un côté le drapeau suisse  
Enfin et quand elle nous voit passer  
Chaque fois qu'elle nous voit passer

5) C'est la chanson des p'tits bonheurs  
Que peut traverser un nuage  
L'encre de tous les bonheurs  
Fait pas d'arc-en-ciel sous ton nez

6) C'est la chanson des petits bonheurs  
D'une rose qui se pique au corsage  
À quelques fois d'une autre fleur  
Qui fait le plaisir de notre âge

(1954)

### L'éducation des enfants

Il faut renverser la présomption, m'a dit curieusement M. Olympe Sagace en évoquant pour moi, comme il aime à le faire souvent, les vues qu'il a précisés sur l'éducation des enfants.

« Je m'explique, a-t-il enchaîné avant que je ne trouve le temps de faire un geste pour l'arrêter. Vous dites à votre fils : Si tu n'es pas sage, je te fourre au lit. C'est une grave erreur. Tous les enfants traînent le soir avant de rejoindre leur chambre parce que précisément vous les avez menacés du repos comme d'une punition. Renversez la présomption. Dites : si tu n'es pas sage, je t'interdirai d'aller dormir avant minuit, et tout aussitôt vos enfants interpréteront l'ordre que vous leur donnerez de retrouver leur lit comme une récompense à laquelle ils seront sensibles.

» Même jeu avec les vilains mots. Gardez-vous bien d'en interdire l'usage. Dressez-en la liste complète au contraire et exigez de votre progéniture qu'en un délai raisonnable elle l'apprenne par cœur. Mais là, sérieusement. Faites un contrôle, un interrogatoire, comme s'il s'agissait de mots allemands ou de verbes irréguliers. Devenus l'objet de tant de soins studieux, les vilains mots perdront leur attrait et ne franchiront plus la bouche de vos enfants. Voulez-vous que j'essaie tout de suite avec les vôtres ? » m'a demandé Olympe Sagace.

Car j'oubliais de vous dire que si mon ami a beaucoup de théories sur l'éducation, il n'a, par contre, pas d'enfants.



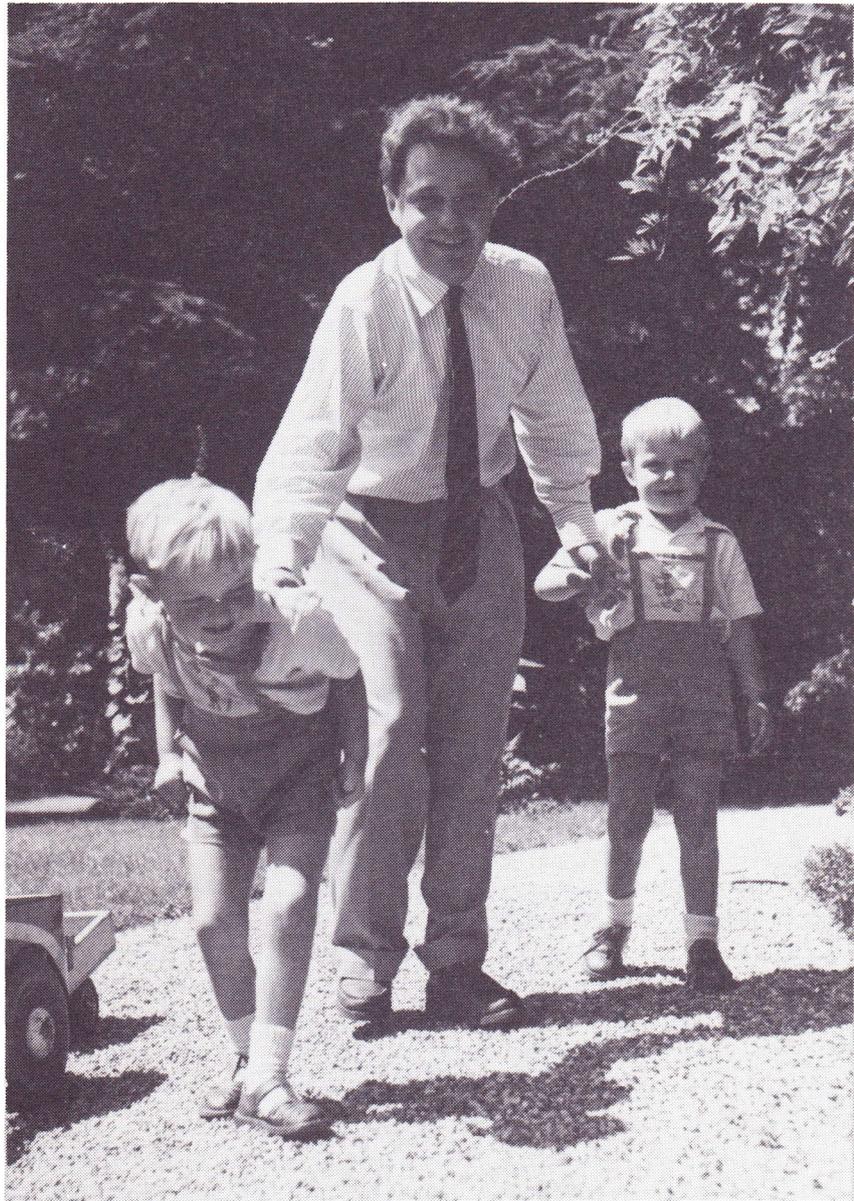
ants

m'a dit curieusement  
comme il aime à le faire  
cation des enfants.

que je ne trouve le  
us dites à votre fils : Si  
une grave erreur. Tous  
dre leur chambre parce  
du repos comme d'une  
es : si tu n'es pas sage,  
it, et tout aussitôt vos  
r donnerez de retrouver  
ils seront sensibles.

Gardez-vous bien d'en  
mplète au contraire et  
délai raisonnable elle  
nt. Faites un contrôle,  
mots allemands ou de  
t de soins studieux, les  
nchiront plus la bouche  
tout de suite avec les

n ami a beaucoup de  
pas d'enfants.





### La leçon de ski de fond

Paul Martin est libre, ce matin. On prend rendez-vous pour onze heures. But de l'exercice : ski de fond dans les bois du Jorat. Une piste est marquée que mon ami est allé reconnaître hier. « Tu verras, me dit-il au téléphone, le spectacle est finlandais. Rendez-vous au chalet. »

L'opération est conduite avec amour et minutie. On met la table pour la trouver prête quand on rentrera de la course. On farte les skis à fond, ce qui ne va pas sans débats. Tout dépend en effet de la température de la neige ou de l'idée que chacun de nous s'en fait. J'opte pour le « Sohm » rouge, Martin pour le vert. Tout à l'heure on contrôlera en glissant, côte à côte, sans appui des bâtons au gré d'une longue pente vallonnée. C'est Martin qui avait raison, d'une bonne dizaine de mètres.

L'air est sec, vif, vibrant, lisse comme l'acier. Le soleil frise entre les arbres, éclate aux clairières. Martin a des sourcils de Père Noël, une frange de glaçons tout autour du bonnet. En 80 minutes nous avons croisé deux personnes sur une bonne

dizaine  
beauté

Leçon  
hume  
du sauc  
effet de  
que le

Leçon  
soixant  
de la v  
d'une r  
sur Ma  
style, t  
ler le s



## de fond

On prend rendez-vous pour  
de fond dans les bois du  
son ami est allé reconnaître  
ne, le spectacle est finlan-

ur et minutie. On met la  
rentrera de la course. On  
ans débats. Tout dépend en  
de l'idée que chacun de  
rouge, Martin pour le vert.  
nt, côte à côte, sans appui  
wallonnée. C'est Martin qui  
mètres.

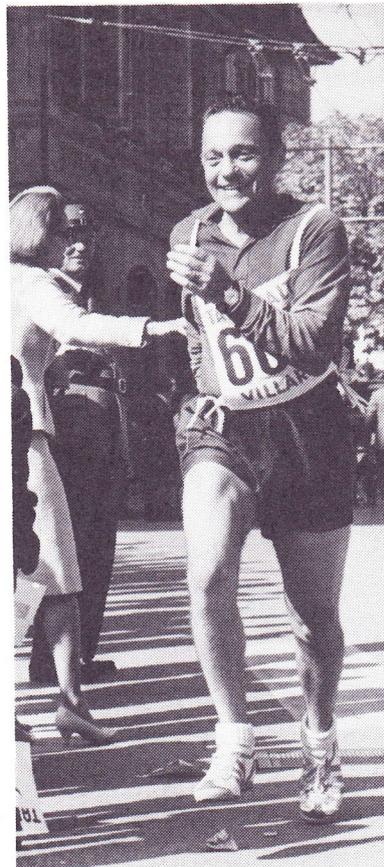
me l'acier. Le soleil frise  
Martin a des sourcils de  
tout autour du bonnet. En  
personnes sur une bonne

## LE POÈTE COUREUR À PIED

dizaine de kilomètres. Et tant de solitude, de paix, de joie et de beauté nous sont offertes à trois kilomètres de la ville.

Leçon de sport, leçon de bonheur. Martin est un bon maître. Il hume l'air avec gourmandise, comme avant de partir, il faisait du saucisson réservé aux fastes du retour. Il signale au passage un effet de givre sur les branches et rappelle, quand vient la fatigue, que le beaujolais est au frais et qu'on va bientôt lui faire fête.

Leçon de jeunesse donnée par un vieux maître, qui a fait de la soixantaine passée l'aube du deuxième souffle plutôt que le seuil de la vieillesse. En pleine forme, le bon Docteur. Il m'a pris plus d'une minute sur la longue montée qui ferme la boucle à l'arrivée sur Mauverney. J'étais épuisé, lui hilare. « Il faut travailler le style, tout est là. » Leçon de vie. Car c'est vrai qu'il faut travailler le style. Tout est là.



### Rien ne sert de courir...

J'avais le ferme propos. Je m'étais entraîné : je me suis inscrit pour le Morat-Frigourg.

Pour les jeunes sportifs, c'est une course. Pour moi, c'est plutôt une épreuve. Je navigue péniblement à la hauteur de la voiture balai, la vraie souffrance commençant vers Courtepain, à mi-parcours, car j'y parviens à peu près au moment où Doesseger et les champions arrivent triomphants à Fribourg.

J'ai renoncé cette année à prendre le départ à la suite d'un incident qui m'a rempli de joie. J'ai vu arriver, samedi, à l'issue d'un déjeuner parfait, accompagnant le café, une merveilleuse bouteille de cognac qui avait bien mis cinquante ans à venir à ce fâcheux rendez-vous. Car l'incompatibilité est totale. On ne court pas 16 km sur route le dimanche si l'on a cédé, le samedi, à la tentation d'un alcool fort. Minute émouvante. Dans un grand mouvement de volonté, j'ai dénoué ce drame cornélien. J'ai dit oui ; j'ai bu. Et j'ajoute au crime cet aveu : je n'ai pas éprouvé l'ombre d'un remords. Simplement, un de ces prochains dimanches, j'irai tout seul faire le parcours sacré, ne serait-ce que pour y trouver la juste récompense promise à tous ceux qui, dans les moments difficiles, ont — comme j'ai su l'avoir — le courage de leur faiblesse.



Je vai  
phie, il  
boire de  
formidab  
qui m'on  
lendema  
et je pa  
société d  
une si gr

J'essai  
J'aime la  
mille kilo

J'ai un  
 récemm  
d'étonne  
sentimen

Ceci p  
que sont  
qu'on s'a  
la plus a  
menaces

Sur 10  
dépassez  
chances  
décèdent  
avalée.

Du co  
mentaux  
divisant  
cette cor  
temps.

Il vous  
Mais je n  
d'angoiss  
heureux  
commett  
rement à

## La mort en statistiques...

Je vais tout vous avouer. J'ai 52 ans. A cette brève biographie, il convient d'ajouter que j'ai des amis. Il m'est arrivé de boire des verres avec eux. Je fume. De plus, vers minuit, j'ai une formidable envie de continuer la soirée quand j'aime les gens qui m'ont fait l'honneur de la commencer avec moi. Du coup, le lendemain matin, vers sept heures, je fais une assez sale gueule et je passe la première demi-heure du jour à condamner la société de consommation et la faiblesse que j'ai eue d'y prendre une si grande part la veille au soir.

J'essaie de compenser le tout par de formidables balades. J'aime la forêt. Dans celle du Jorat, je fais, en courant, plus de mille kilomètres par an.

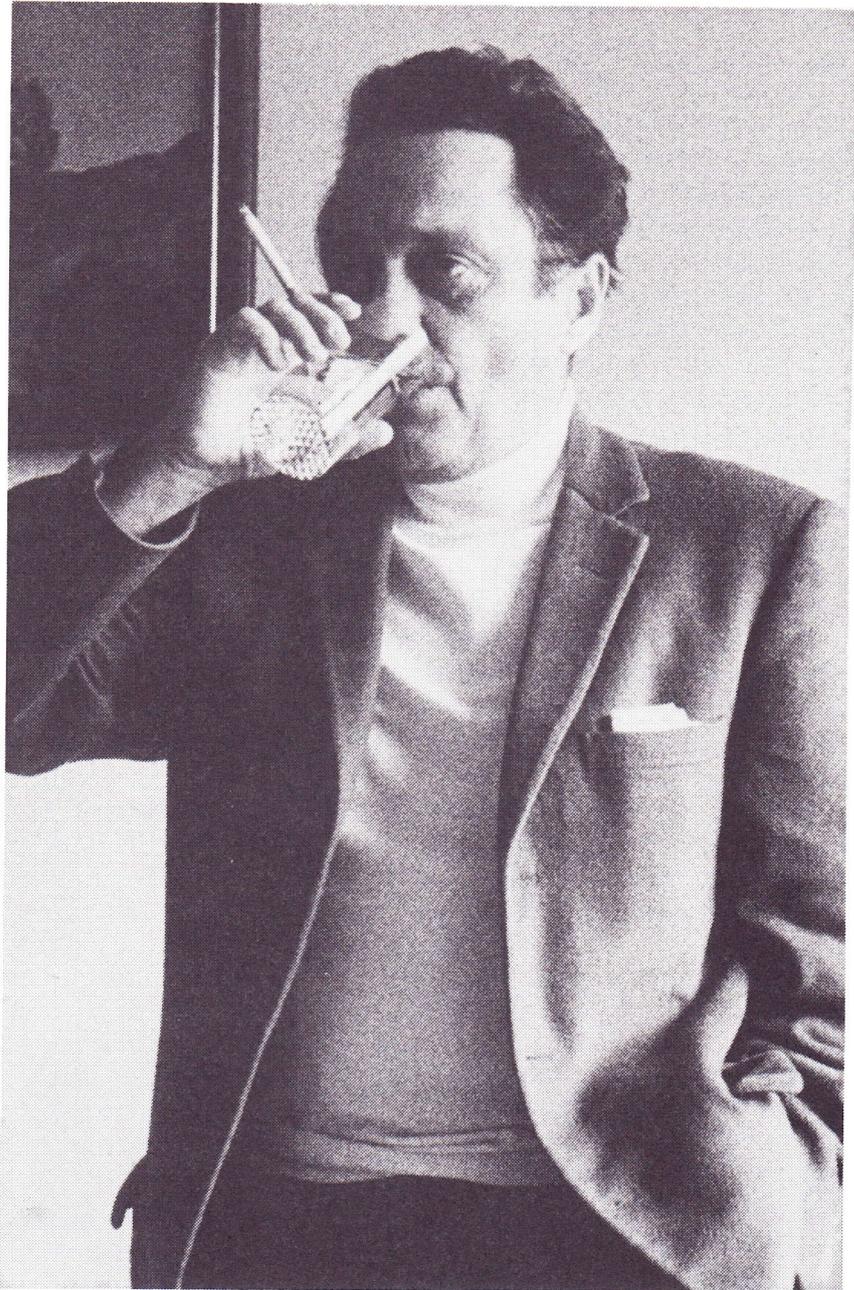
J'ai un ami très cher, dont je tairai le nom, et qui m'a dit récemment que ce mélange de sport et d'éthylisme le remplissait d'étonnement. J'ai répondu à Jack Rollan que je partageais son sentiment.

Ceci pour dire mon indignation contre les semeurs d'angoisse que sont les vulgarisateurs médicaux. Dès qu'on se sent bien et qu'on s'allonge dans un fauteuil, ils viennent, au gré de la revue la plus anodine que vous êtes en train de feuilleter, vous dire les menaces qui pèsent sur vous.

Sur 100 infarctus, 90 atteignent les gens qui fument. Si vous dépassez 20 cigarettes par jour, vous avez 17 % de plus de chances de mourir. Par contre, les gens qui inhalent la fumée décèdent trois fois plus vite que ceux qui la rejettent sans l'avoir avalée.

Du coup, vous passez votre après-midi à faire des calculs mentaux ; compte tenu de ce que vous fumez, inhalez et buvez, divisant des pourcentages par des proportions, vous arrivez à cette conclusion que vous auriez dû disparaître depuis longtemps.

Il vous reste certes, la joie d'avoir échappé aux statistiques. Mais je me demande si ce genre de prévision ne fait pas mourir d'angoisse beaucoup de gens qui auraient continué à vivre heureux si des spécialistes n'étaient pas venus leur dire qu'ils commettaient un crime contre la médecine en persistant dérisoirement à vivre.



*est  
sait  
y a  
le p  
fran  
Heu  
fri  
off  
to  
ro*

Cha  
cette s  
« N  
Car  
moire  
à « la  
Il fa  
Cha  
Il ne  
rhuma  
peut n  
l'air, c  
Heu  
formu  
L'affic  
est le  
Il n  
faire l  
obligé



## LE POÈTE COUREUR À PIED

(Trouvé sous forme manuscrite, sur son bureau, le dernier texte de Roger Nordmann, écrit la veille de sa mort. Peut-être ne l'aurait-il jamais publié. On y sent la tristesse qui l'habitait à la suite d'une série de crève-cœur et de trahisons professionnelles et amicales.)

*est un malheur à l'enthousiasme ; On  
sait désormais qu'une amitié peut mourir, il  
y aura encore de beaux jours, mais c'est  
le fond de l'air, comme on dit, qui va  
fraîchissant  
Heureusement que l'office suisse du tourisme  
qui a le sens des formules vient avec  
opportunité nous apporter quelques secours  
à l'affiche qui fleurit les murs nous  
rassure en effet*

Chaque année avec la même tristesse j'attends au mois d'août, cette sorte d'orage dont l'été ne se remettra pas tout à fait.

« N'y touchez pas, il est brisé... »

Car chaque année, avec le même sourire me revient en mémoire le laborieux poème où le vase n'en finit pas de succomber à « la légère meurtrissure mordant le cristal chaque jour... »

Il faut bien amortir ses souvenirs d'école.

Charme et rythme rompus. On se remet des accidents de la vie. Il ne reste qu'une cicatrice, une vieille douleur familière, un rhumatisme à l'enthousiasme ; on sait désormais qu'une amitié peut mourir. Il y aura encore de beaux jours, mais c'est le fond de l'air, comme on dit, qui va fraîchissant.

Heureusement que l'Office suisse du tourisme qui a le sens des formules vient avec opportunité nous apporter quelques secours. L'affiche qui fleurit les murs nous rassure en effet : « L'automne est le printemps des moins jeunes », moi je veux bien.

Il n'y a plus d'été, vive l'automne. Vient l'âge où il ne faut plus faire les malins : on prend ce qui reste quand on est le client obligé de la marchande de quatre saisons.



Nous  
sauna et  
petit gr  
gagner le  
— nous  
silloné  
lards gla  
avons fo  
cours d'e

Nous  
motivait  
nous ser  
énorme l  
vie des  
oiseaux c

L'amit  
la comm  
qu'en ca  
course à  
plus, car  
est vrai  
un taux  
devenait  
sans dou  
masochis  
vait s'ép  
s'agissait



## Postface

par Marc Lamunière

Nous sommes devenus amis dans les vapeurs d'eucalyptus du sauna et la senteur entêtante des embrocations, au sein d'un petit groupe rassemblé par ce nouvel engouement qui allait gagner le monde entier : la course à pied. Depuis ce moment-là — nous étions tous deux dans la quarantaine —, nous avons sillonné presque chaque jour les bois du Jorat, dans les brouillards glacés du matin ou les brumes encore chaudes du soir ; nous avons foncé dans les frondaisons des sous-bois, suivi tous les cours d'eau, parcouru tous les sentiers.

Nous n'avions guère de mérite, car une grande obsession motivait, sous-tendait nos efforts : le Morat-Fribourg. Nous ne nous sentions jamais suffisamment préparés à affronter cette énorme bousculade qui constituait pour nos corps meurtris par la vie des affaires — et les repas qui la jalonnent comme des oiseaux de mauvaise augure — un énorme défi.

L'amitié qu'il m'accorda alors m'avait surpris ; lui qui était la communication faite chair et moi le silence jamais rompu qu'en cas d'extrême nécessité. Sa soudaine passion pour la course à pied ne m'avait pas paru clairement explicable non plus, car il était peu sportif et rejetait l'idée de compétition. Il est vrai qu'un médecin venait de lui faire peur en lui annonçant un taux de cholestérol « apte à tuer un éléphant » ; l'exercice devenait indispensable. Mais il y avait autre chose : il trouvait sans doute, dans la sueur et la souffrance collective un peu masochiste de la course, une sorte de fraternité virile, où pouvait s'épancher à nouveau son besoin de communication. Il s'agissait pour lui de combiner le souffle de l'effort et celui du

discours ; comment pouvait-il, entre Fribourg et Morat — alors que des centaines de concurrents hagards et muets nous côtoyaient, s'efforçant de parvenir au but —, continuer à me parler des Chambres fédérales, de Graber ou des dernières révolutions de palais de la télévision ?

C'est ainsi qu'au rythme du martellement de nos pantoufles sur le goudron des routes et la mousse des bois, j'ai pénétré peu à peu cette âme riche et complexe, cette intelligence étonnamment vive et remarquablement souple...

Un moment vint où Roger fêta ses vingt ans de mariage. Il y a parfois dans la vie un moment de grâce, une sorte de point d'orgue où l'on éprouve le sentiment qu'en soi et autour de soi, toutes choses concordent de manière heureuse ; ce moment de grâce, il l'a donc vécu lorsque tous ses amis, rassemblés en un château, célébraient avec lui son culte du havre familial. Au dessert, un ami qui l'aurait beaucoup observé jusque-là et qui aurait voulu dresser un bilan, plaisamment aménagé, aurait pu tenir les propos que voici :

*Il y a une vingtaine d'années, vous avez constitué, chère Rose-Marie, cher Roger, une « Communauté sentimentale d'investissement » qui n'a pas eu besoin pour survivre de la présidence d'un Pierre Graber.*

*Rozer et Rose-Marie, vos deux prénoms étaient prédestinés, qui tous deux commencent par « Rose » et c'est ça l'important. La « Guerre des deux roses » n'a pas eu lieu, mais il s'est ensuivi au contraire une longue paix presque désarmée. Je ne vous ferai toutefois pas l'injure de donner à penser que votre entente fut sans histoires, c'est-à-dire amorphe, sans éclats et douillettement monotone ; et si les freins posés aux portes de votre villa ne permettent plus de les claquer, ce n'est sans doute pas faute, m'avez-vous dit, de leur imprimer parfois de l'élan. L'amour et l'entente basés sur deux caractères bien marqués sont d'autant plus rares et méritoires.*

*Il y a Rose-Marie tout d'abord, qui présente un cas particulier d'abnégation. Elle pourrait bien sûr profiter de tes nombreuses absences, mon cher Roger, pour tenter de reprendre souffle ; mais tu réapparaîs sans cesse tel l'œil de Caïn, sur les écrans et sur les ondes, quand ce n'est pas au téléphone — que tu as facile — pour entretenir à ton foyer, comme une vestale attentive, le bourdonnement de ta dialectique.*

*Les frontières de la famille à laquelle tu présides, chère Rose-*

Marie,  
et ceux  
couleur  
droite,  
effectif  
peine  
et de v  
ordina  
Joséph

Dan  
tes inv  
profon  
sujets  
Savary  
la cou  
person  
sont b  
dévelo  
tent et  
encore  
night-  
tablée  
certain  
situati  
tétanis  
quelqu  
qu'elle  
d'autre  
nous l

Vou  
avez a  
voir R  
chiens  
cheva  
vision  
Marie,  
avec l'  
dieux.

Il m  
sauna,

*Marie, sont difficilement définissables : entre les hôtes de passage et ceux qui s'y fixent plus ou moins définitivement — étudiants de couleur, peintres alcooliques, résistants en fuite de gauche ou de droite, enfants laissés à la dérive —, il est difficile d'établir un effectif précis et le « Contrôle des habitants » lui-même a de la peine à s'y retrouver. Cette famille est à l'image de votre générosité et de votre bonté, dont les limites échappent au regard de l'homme ordinaire et moyen. Il y a du Pestalozzi chez Rose-Marie et du Joséphine Baker chez Roger.*

*Dans le brouhaha de l'apéritif j'entendais, tout à l'heure, l'un de tes invités trouver étonnant qu'un homme d'une culture aussi profonde et d'un humanisme aussi étendu que les tiens, ait des sujets de conversation aussi limités : Nestlé, Belles-Lettres, Léon Savary, le Père Duesberg, l'économie suisse, la politique fédérale, la course de Morat-Fribourg et on recommence. Je m'oppose personnellement à cette appréciation restrictive ; car si ces sujets sont bien limités en nombre, ils sont inépuisables quant aux développements infinis qu'ils offrent, aux variantes qu'ils permettent et à l'évolution que certains d'entre eux tout au moins peuvent encore subir. Je me souviens d'une nuit de folie passée dans un night-club ; il était trois heures du matin. Roger présidait une tablée d'amis et les entretenait du sous-développement industriel de certains cantons et des remèdes qu'il jugeait appropriés à cette situation. Ses auditeurs, immobiles soit par attention, soit par tétanisation avancée, considéraient avec une certaine nostalgie quelques entraîneuses qui croisaient au large et qui sentaient bien qu'elles n'auraient pas d'accès à une chapelle aussi peu frivole. En d'autres termes, l'ordre du jour était loin d'être épuisé, alors que nous l'étions déjà.*

*Vous êtes maintenant tous deux propriétaires terriens ; vous avez donné à votre conjugalité un cadre à sa mesure. Et j'aime à voir Roger faire le tour de son domaine au galop, sur ses superbes chiens Patou et Couki, que j'avais tout d'abord pris pour des chevaux. Arrivant un jour chez vous à l'improviste j'ai eu cette vision de Roger qui cuisait dans son sauna, tandis que Rose-Marie, par moins 20 degrés, tentait de repérer à coups de pelle, avec l'aide de ses chiens d'avalanche, ses deux DS abandonnées des dieux.*

*Il me paraît nécessaire d'ouvrir là une brève parenthèse sur le sauna, qui joue dans la vie de Roger un rôle de plus en plus*

*essentiel. Il a horreur de la psychanalyse et il aurait non moins horreur de l'interprétation freudienne selon laquelle il chercherait à y retrouver la chaleur maternelle, dans la position accroupie du fœtus. Il faut voir les choses sous un autre angle. Le sauna est le meilleur plat qu'il ait jamais préparé : prenez un Roger un peu gras, faites cuire 5 minutes au sauna à 100 degrés, refroidissez à l'eau glacée ou roulez dans la neige. Recommencez trois fois l'opération, séchez, saupoudrez de talc et aspergez d'eau de Cologne et servez aux amis un « Roger-Gold lyophilisé » et rafraîchi. Et ne vous étonnez pas outre mesure si l'objet de la cuisson n'a cessé, au cours de l'opération, de maintenir son monologue à un niveau de tension intellectuelle quasi insoutenable.*

*La personnalité de Roger est très complexe, où cohabitent dans le désordre l'homme de relations publiques, le docteur Schweitzer, le journaliste, l'homo economicus, le moraliste, le coureur de fond, l'homo politicus, le prêtre défroqué et, pour assurer sa difficile unité intérieure, il a ressenti le besoin de s'enrouler comme un lierre autour d'un être stable.*

*Il n'y aura pas d'autre chute à mon propos, puisque aussi bien, il n'y a pas de chute pour des êtres tels que vous, qui ne connaissent que des envolées.*

Je ne sais plus quels auteurs ont dit : « Un homme grave n'est jamais sérieux » ou encore « La gravité est le bonheur des imbéciles. » Roger, lui, n'était jamais grave, mais il était fondamentalement sérieux. Il aimait l'humour et la plaisanterie et les pratiquait volontiers, avec l'art qu'il mettait en toutes choses, mais il n'aimait pas que cela se prolonge et envahisse tout le champ de l'esprit ; il fallait revenir sans trop tarder aux grands sujets, qui formaient la toile de fond de ses angoisses ou qui lui taraudaient le cœur. C'est pourquoi, après avoir évoqué sa mémoire sur le mode plaisant, il faut, pour être fidèle à ce qu'il fut, le considérer maintenant avec affection et sérieux.

Evoquons tout d'abord quelques mots clés : amitié, fidélité, communication. Et il apparaît que tout naturellement c'est par l'ami qu'il nous faut commencer.

C'était le meilleur que l'on puisse rêver ; car Roger Nordmann avait le culte de l'amitié et le rendait mieux que quiconque. Il « prenait en charge », se préoccupant plus intensément que vous-mêmes des soucis que vous lui confessiez. C'était pour lui la diversion la plus salutaire à ses lancinantes angoisses ; mais

c'était au  
tente plu  
rompu le  
pays neu  
n'a-t-il pa  
de trouve  
sans lui a  
n'a guère  
sions ?

Roger  
attachés à  
mais il sa  
que lorsq  
profit. Il  
il a joué  
témoigne  
maladie e  
social, R  
d'autant p  
payée de

Ce qui  
passion q  
communi  
était dév  
compre  
n'était qu  
instant bé  
l'émission  
propos »  
de ce mo  
aussi bien  
modestes  
bien que  
les plus b  
ne comp  
quence ;  
n'être pa  
chacun u  
litesse de

Mon pl

c'était aussi le symbole vécu et constamment vérifié d'une entente plus générale entre les hommes. Lorsque deux Etats ont rompu leurs relations diplomatiques, le chargé d'affaires d'un pays neutre maintient les communications ; combien de fois n'a-t-il pas joué ce rôle de chargé d'affaires de l'amitié, tentant de trouver des solutions humaines à des conflits personnels, qui sans lui auraient débouché sur le drame ? Et faut-il dire ici qu'il n'a guère trouvé de profit à tant de démarches et tant d'intercessions ?

Roger Nordmann savait bien que « tous ceux qui restent attachés à des formules mortes et dépassées sont des infidèles » ; mais il savait aussi que la fidélité ne prend son véritable sens que lorsque les choses vont mal ou qu'on ne peut plus en tirer profit. Il a soutenu et servi des hommes importants et influents ; il a joué leur jeu et en a retiré parfois des avantages. Mais je témoigne du fait que, dès l'instant où l'âge, la politique ou la maladie en ont fait des gens retirés et privés de leur pouvoir social, Roger Nordmann n'a cessé de leur témoigner une fidélité d'autant plus attentive et affectueuse qu'elle ne pouvait plus être payée de retour.

Ce qui fait la vie d'un homme, c'est avant tout son métier, la passion qu'il met à répondre à sa vocation. Sa passion fut de communiquer et il fut avant tout journaliste, en ce sens qu'il était dévoré par le besoin de faire connaître, de faire comprendre, de toucher le plus grand nombre. Tout chez lui n'était que prélude, préparation, mise en train, en vue de cet instant béni et toujours trop bref de la communication : l'article, l'émission, le livre. Jour et nuit, il s'entraînait, « tenant le propos » comme il disait, discourant sans cesse avec les grands de ce monde — que son métier lui avait permis de rencontrer — aussi bien qu'avec les personnes les plus humbles et les plus modestes. Le facteur, le jardinier, le concierge avaient aussi bien que l'ambassadeur ou le général, droit aux considérations les plus brillantes sur le fédéralisme ou l'économie. J'en ai vu qui ne comprenaient pas, assommés par tant de science et d'éloquence ; mais je n'en ai jamais rencontré qui ne fût honoré de n'être pas pris pour un médiocre ou un imbécile. Il supposait à chacun une intelligence égale à la sienne ; c'était cela sa politesse de roi.

Mon plus vif regret est que l'écrivain ne se soit pas manifesté

davantage ; sa forme était aisée, élégante et poétique, son imagination toujours neuve et en éveil, sa pensée logique et sûre. « Je suis avant tout un moraliste », disait-il. C'est vrai ; il aurait pu être un Alain moderne, plus vivant, moins précieux et moins conservateur. Mais, « homme de l'instant », il n'avait pas la patience de différer ses messages, il n'avait pas la sérénité qui lui permît de rester en paix dans sa chambre. Il préférait les billets, brillamment et rapidement rédigés sur des coins de table, dans le brouhaha de la famille aimée et proche, dans l'animation rassurante des cafés et des restaurants.

Venons-en à l'essentiel. Il avait un moteur secret qui le poussait à agir, à s'exprimer, à mériter les sympathies. La passion qu'il a marquée pour sa famille, pour les moyens de communication de masse, pour l'économie, pour le fédéralisme, pour la politique nationale, n'avait-elle pas pour origine un besoin vital et fondamental d'intégration dans des cercles sociaux de plus en plus larges ? L'histoire tragique d'un peuple peut laisser des traces profondes chez un individu, qui voudrait que le tragique ait une fin, et que sa propre vie le démontre. Aller à Berne, fréquenter les coulisses du Palais fédéral, œuvrer même dans l'ombre, au niveau politique le plus élevé, n'était-ce pas cela l'intégration, l'acceptation par la nation, la fin définitive de la « diaspora » ?

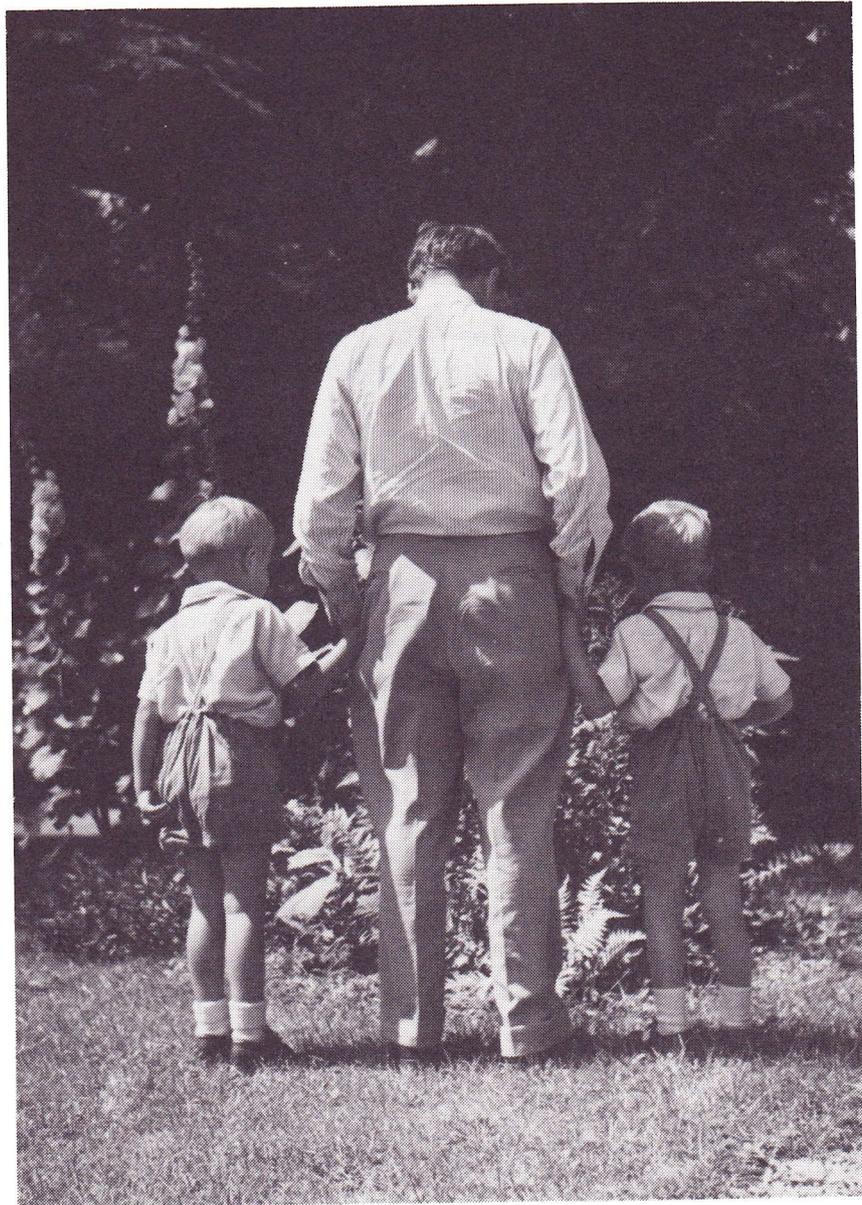
Mais au cours de ses dernières années, il s'est heurté comme un bourdon à des parois de verre ; dans plusieurs domaines, des oppositions feutrées ou ambiguës ne lui ont pas permis de se reconverter, comme il le rêvait. Dans son ingénuité, il n'avait pas compris que son intrusion dans un milieu fermé soulevait la crainte, parfois l'hostilité. Car, sans le vouloir, il prenait de la place, troublant le conglomerat de la médiocrité ou de la routine. « Gare aux gens trop brillants, ils sont suspects ! » pourrait-on afficher aux murs de nos cités. Mais je garde à l'esprit cette pensée d'Alain qu'il m'avait un jour citée : « Ce n'est point penser à ceux qui sont morts que penser à ce qui les a diminués et finalement détruits. » C'est pourquoi j'arrêterai ici mon propos.

Mon cher Roger, je me souviens d'une lecture de vacances et d'un texte dans lequel tu aurais souhaité pouvoir te reconnaître : « ...Ce ne sont pas des hommes agissant par devoir. Ils éprouvent

du plaisir  
l'âme. E  
qu'il faut  
c'est l'ar



du plaisir à trouver leur bien, attentifs au meilleur aliment de l'âme. Et cet aliment c'est d'abord, humblement, la nourriture qu'il faut à leur corps, c'est aussi la beauté que voient leurs yeux, c'est l'amitié. »



## Table des matières

Introduction, par Patrick Nordmann .....	7
Fragments sur Roger Nordmann, par Jean-Pierre Moulin .....	11
I Fribourg : le départ dans la vie .....	19
II L'aventure de la Chaîne du Bonheur .....	35
III Les autres émissions .....	57
IV Une obsession : communiquer .....	79
V Le poète coureur à pied .....	119
Postface, par Marc Lamunière .....	141